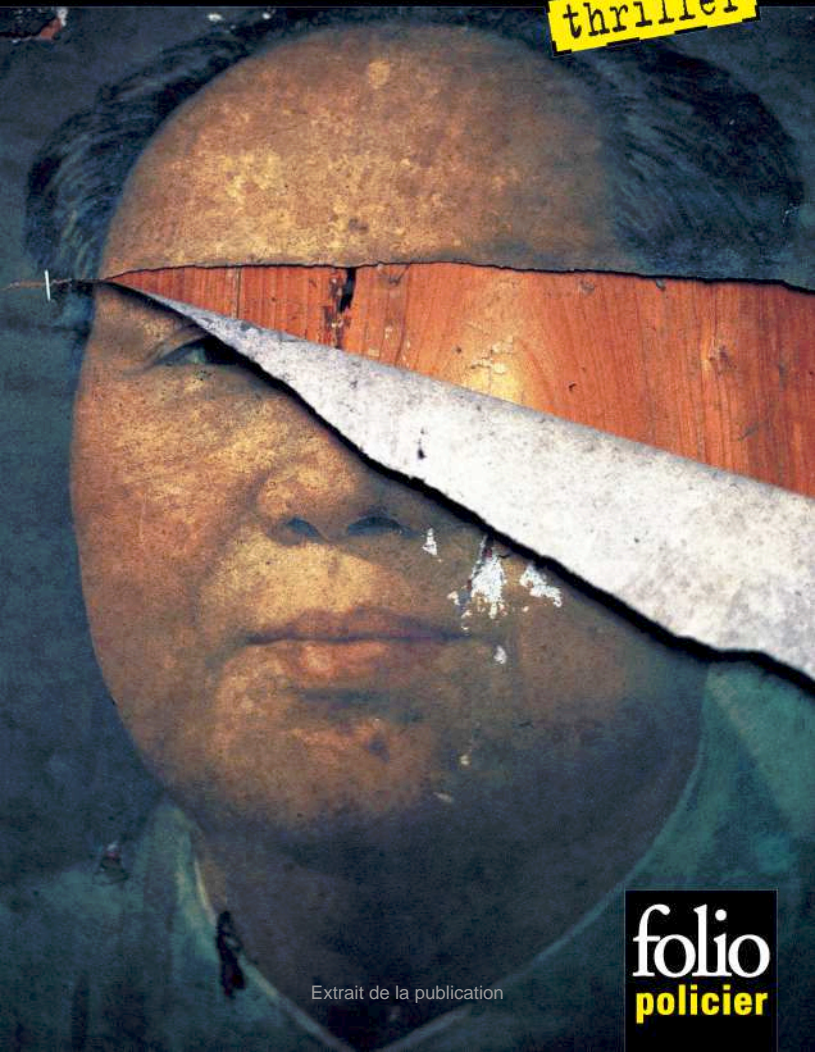


Guy-Philippe Goldstein

Babel Minute Zéro

thriller



Extrait de la publication

folio
policier

FOLIO POLICIER

Guy-Philippe Goldstein

Babel Minute Zéro

Denoël

Extrait de la publication

Âgé d'une trentaine d'années, Guy-Philippe Goldstein vit à Londres où il est consultant en stratégie pour un cabinet de conseil. *Babel Minute Zéro* est son premier roman.

*Au Nord il est une belle si belle
Que nulle ne reste belle près d'elle.
D'un regard elle jette les remparts à terre,
D'un second regard le royaume est abattu.
Qui ne sait que, les murs et le royaume à terre,
La belle à nouveau fera la fière ?*

Li-Yen-nien (1^{er} siècle av. J.-C.)

[...] Le mot « guerre », lui-même, est devenu erroné. Il serait probablement plus exact de dire qu'en devenant continue, la guerre a cessé d'exister. [...] Cela, bien que la majorité des membres du Parti ne le comprennent que dans un sens superficiel, est la signification profonde du slogan du Parti : *La guerre, c'est la paix.* [...]

George Orwell, 1984

Je n'avais jamais connu la guerre.

En quelques jours à peine, j'allais perdre cette virginité.

Longtemps, j'ai été cette femme innocente et naïve qui croyait à la géométrie du progrès. Une simple ligne droite, montante, parallèle à la flèche du temps. Le passé était forcément derrière nous. Il ne peut pas y avoir de guerre quand l'on trouve du steak de soja ou des yoghourts au bifidus dans son supermarché. Ou quand on peut payer sa place de parking avec une carte de crédit. La guerre, c'était dans les musées qu'elle se déclarait. Pas sur le pavé de nos rues tranquilles. Il y avait bien cette rumeur qui n'avait jamais cessé de bruire, là-bas, aux confins du monde connu. Ces images télévisées de pays de soleil éclaboussés de sang. Mais pour moi, elle demeurait une grande dame de l'ancien temps. Pour moi, elle se résumait à cette contemplation de vieilles photos sépia remplies de regards innocents, capturés avant la mort. Aujourd'hui, l'ordre régnait. Elle n'avait plus sa place parmi nous. Elle avait fait retraite.

Je n'avais jamais connu la guerre. Mais maintenant que sa souillure est revenue me hanter, je suis forcée de contempler mon erreur dans le reflet de ces jours

passés, ces jours de paisible illusion. Comment ai-je pu échouer à discerner sa silhouette à l'horizon?... Telle était pourtant ma tâche : j'étais une sentinelle. Un agent du renseignement, employée du gouvernement fédéral américain. Un fonctionnaire dont l'identité n'appartient qu'à l'État. Jusqu'à ce jour.

Mon nom est Julia. Il y a longtemps maintenant — peut-être vingt-cinq ans —, j'ai fait, par amour et par fidélité, le choix de servir plutôt que de disposer. J'ai décidé de participer au jeu secret que se livrent tous les États entre eux, depuis toujours, alliés du jour ou ennemis ancestraux — cela ne fait aucune différence. J'ai pour commerce de traquer l'information. De démonter les certitudes les plus fermement établies — car c'est là, précisément, que l'adversaire, ami ou ennemi, nous attend. Et cette main qui vous caresse, c'est peut-être celle qui vous étranglera. Et cet ami d'enfance qui vous sourit n'est là que sur demande d'un puissant dont il est l'intermédiaire. Et cet ennemi implacable qui a consumé vos enfants jusqu'à la dernière cendre veut devenir votre plus fidèle allié. Le « démon » n'existe que tant que les intérêts divergent. Le noir peut être blanc, le blanc gris et le gris la seule couleur restant à notre arc-en-ciel quotidien, tellement prégnante que l'on en oublie jusqu'à l'existence. Le monde n'a plus de couleurs, il n'a que des dégradés. Jusqu'à ce que ces teintes finissent par vous habiller. Je cherche à tromper les hommes, tant que cela sert les desseins de mon État. Car là réside ma loyauté et s'éteint ma solitude, depuis maintenant plus de vingt-cinq ans et peut-être même plus avant. Le temps a passé, mes traits ont vieilli mais mon amour demeure, plus solide qu'à l'adolescence... Oui, moi qui ne suis qu'un agent des services de renseignements, une employée du ministère de la défiance ; moi dont la tâche, depuis mon entrée dans la confrérie

des seigneurs de la côte Est, de la fraternité du campus de Yale à celui de Langley, le quartier général de la CIA, m'a conduite à toujours suspecter l'intention d'un ennemi dans chacune des formes que nous analysions dans le noir, je ne m'étais pas rendu compte que c'était son ombre en réalité que j'avais fini par traquer. L'ombre de la guerre. Comment avais-je pu m'aveugler à ce point ?

Je n'avais jamais connu la guerre. Mais elle, elle ne nous avait pas oubliés. Elle nous guettait depuis longtemps.

Elle est revenue cogner à notre porte. La fois dernière, c'est par l'entrebâillement des tours jumelles de New York qu'elle a tenté de passer. Dans les rues submergées de terreur, j'ai retrouvé les regards des images sépia. Avais-je oublié ? C'était le regard de mes parents, de mes grands-parents, de mes arrière-grands-parents, et de toutes les générations qui m'ont précédée. C'était le regard de vos aïeux. Comment croire qu'elle aurait sauté une génération. Ou qu'une nouvelle race d'hommes était née. Non. Notre espèce obéit à certaines règles de la primatologie. À chaque génération arrive la saison de la chasse. L'instant où elle provoque le rut. C'est l'instant où tout bascule et tourbillonne. Ce n'est pas la peur de la mort. Mourir, ce n'est pas disparaître lorsque demeurent ceux qui vous ressemblent. Non. Elle, elle est l'instant décisif : celui où votre humanité elle-même va se modifier. Violée, glorifiée ou génocidée. Demandez donc à vos aïeux. Ils vous diront qu'elle seule décide du passé et de l'avenir. De la disparition de vos fils et de vos filles. De votre propre destruction ou non.

C'est elle, la guerre.

Elle est dangereuse. Elle se nourrit de l'arrogance d'une puissance récemment acquise. Laissez parler vos

ancêtres. Tous ceux que vous avez oubliés, mais dont vous avez hérité sans vous en douter l'ultime souffle. Ils vous diront : elle a le visage aussi rond et lisse que le sceptre du Monde. Sa silhouette se dessine sur ces frises orgueilleuses aux fronts des arcs de Triomphe. On y voit ses cheveux, qui ont la couleur du sang de Rome au faite de l'Empire. Sa peau, qui respire la boue de la plaine russe lorsqu'elle enterre les braves de Napoléon. Ses lèvres noires striées de carmin et d'or : son baiser arbore les couleurs de toutes les révolutions. Son cœur s'irrigue du sang de la haine, le nectar des pieux. Son amour n'impose qu'un seul et unique vainqueur. Aux meilleurs des hommes, au plus fort des camps de l'atteindre sur la plus haute marche, plus tentatrice qu'Astarté et qu'Athéna réunies, elle, l'éclat de la domination du monde, aux larmes sèches et au visage plus pur qu'un songe d'enfance.

Ce n'est pas le démon, non ; plutôt l'ange du mal. Une divinité païenne, c'est-à-dire d'avant le début de la civilisation — donc du temps d'aujourd'hui, d'hier et peut-être de toujours.

Était-ce son ombre que j'avais aperçue ce 11 septembre ? Sa rumeur, que j'avais entendue sourdre dans le fracas des bombardements de Bagdad ? Était-ce bien elle qui approchait, sinuant, dans le dédale de ces emballages stupéfiants ?... Non, nous devons la bannir à jamais. En toute hâte, nous avons bâti une cage d'électrons et de silice pour la contenir. L'infosphère, le renseignement électronique, nos protections technologiques — voilà les fortifications qui interdiraient son retour. Sauf que ce n'est pas nous qui la convoquons. C'est elle qui arrive sans prévenir. Elle qui porte tous les habits. Elle qui parle toutes les langues. Voilà ce que m'a dit le vieil homme que j'ai rencontré hier. Ce vieillard qui a essayé de lui parler. De l'appivoiser. Je vais le retrouver

dans ces pages. Car j'ai décidé de commettre une faute professionnelle : je vais parler librement de quelques semaines de ma vie. Je serai nue, à raconter ma vérité. À me souvenir de notre histoire.

Celle qui a commencé ce beau jour d'été où elle nous a rattrapés.

Qui a-t-elle rencontré au départ ?... Comme chaque fois : un jeune homme qui marche dans une rue ensoleillée, dans un pays lointain. Une chemise blanche, le col ouvert. Une marche tranquille, parfumée d'une cigarette que l'on grille après un bon déjeuner. Rien ne sert de hâter le destin. Il fait beau, le passage d'un cyclomoteur égaie un court instant la rue ; de l'autre côté du trottoir, les jupes courtes de deux coquettes jouent malicieusement avec le regard du jeune homme. Un sourire en révérence à la blancheur des quatre jambes dénudées qui passent à quelques mètres. Au loin, le bruit d'un chantier, suffisamment étouffé par la distance et le soleil pour ne laisser passer que la rumeur de vie qu'il insuffle à l'harmonie de la rue. Des pas nonchalants, arrachés au bitume. Au milieu du chemin, un passant aux lacets défaits, l'air un peu perdu. Deux cigarettes qui grillent dans la rue. Un ciel pur, bleu, infini.

« Zhu Tianshun ? »

Une. Deux. Trois détonations. La chemise blanche s'empourpre de sang comme si elle se noyait dans les entrailles du jeune homme. Sa silhouette s'effondre. L'homme aux lacets bascule, une portière claque, une voiture fuit. Le visage touche le bitume auquel il ne peut plus s'arracher. Le sol est brûlant. Le ciel glacé, puis noir. D'un noir infini.

C'est ainsi qu'elle retrouva notre chemin. Et voici comment elle nous défit.

Je me souviens de la tour sud. Ce qui est improbable n'est pas impossible.

Ne l'ignorez plus. Elle est de retour.

I

L'assassinat

28 juin-22 juillet

« Or, les gongs et les tambours, les drapeaux et les étendards sont utilisés pour faire converger en un point l'attention des troupes. Lorsque les troupes peuvent être unies de cette façon, le brave ne peut avancer seul, ni le poltron reculer. Tel est l'art de conduire une armée. »

Sun Tzu, *L'Art de la guerre*.

Journal de Julia — Washington D.C., 29 juin

Le premier signe est venu au creux de ces heures incertaines qui démarquent avec peine la nuit du petit matin. Je suis toujours au bureau, abruti de fatigue, seule depuis des heures. Dehors, Washington D.C. demeure encore muette. Mais dans le ciel, les ténèbres se déchirent sous la force de vagues immobiles. Le moment approche.

C'est là, sur le coin droit de mon écran d'ordinateur — une icône d'alerte. Nouvelle « flash » — source ouverte. Je clique. Un fil personnalisé de l'édition électronique du *New York Times*. L'écran dans l'écran avale lui aussi tout l'espace. Et marque la fin de la nuit. Mais je ne le sais pas encore.

... L'assassinat à Hong Kong du journaliste Zhu Tianshun, l'un des dirigeants du camp démocratique, déclenche un vaste mouvement de contestation dans le sud de la Chine...

Le bureau est toujours silencieux. Mes subordonnés ne viendront que dans quatre ou cinq heures. Je clique par curiosité.

... Les manifestants réclament que toute la lumière soit faite sur l'assassinat survenu le 28 juin, en plein jour, du journaliste Zhu Tianshun, l'un des membres dirigeants du courant protestataire en faveur des réformes démocratiques...

Étrange coïncidence. Pourtant, à ce moment précis de mon voyage, je referme l'alerte et le signe disparaît dans la torpeur de mon écran. J'ignore le jour nouveau qui se lève. Bien trop occupée à préparer mon départ, classer mes informations, et disséquer mes dizaines de résultats de recherches sur Internet pour avoir pu identifier ce lien crucial. Car c'est au lendemain de l'assassinat du journaliste Zhu Tianshun, le 29 juin, que je quitte Washington. Je dois partir pour Berlin. Je ne suis pas encore au courant des manifestations monstres qui vont secouer Hong Kong, Canton et bientôt l'ensemble des grandes villes chinoises. Non, en ce matin du 29 juin, bercé par le lent débit du fleuve Potomac et les vagues d'air chaud qui remontent depuis les champs de la Virginie, la capitale du monde est encore bien tranquille. Le sujet du moment, c'est la traduction obligatoire des textes publics en espagnol, que certains représentants de la Californie et de la Floride voudraient imposer. Bref, un divertissement politique — l'été approche, et ce ne sont pas quelques sénateurs, velléitaires de la dernière minute, qui empêcheront les fonctionnaires fédéraux de finir la préparation de leurs vacances sur Internet... Alors, pourquoi s'intéresser au brouhaha inintelligible qui provient de Chine, comme il pourrait venir d'Europe, d'Asie ou d'Afrique ? Demain, le jour sera le même, il commencera juste quelques minutes plus tôt ou plus tard, n'est-ce pas ?

Mes yeux sont rouges de fatigue. Ma dernière nocturne à Washington. Le boulot mais mon côté insomniaque, aussi — j'ai toujours cru en l'alchimie de la nuit pour

sublimier les tâches plus vaines. Pour ne trouver le plus souvent au bout du combat que la fatigue et l'abattement. La vérité ne peut-elle se dévoiler qu'après minuit?... Je brûle cette dernière nuit à la lampe halogène, seule, dans mon bureau discret sur 1615 L Street, totalement impersonnel, dissimulé au milieu des cabinets d'avocats qui se partagent l'immeuble — une simple structure de verre, désertée après neuf heures du soir, et pas plus grande qu'une dizaine d'étages. Pour mes voisins de palier, je dirige un petit cabinet de consultants, travaillant essentiellement pour le FBI — le siège est à quelques blocs à l'est du mien. Pour un nombre très restreint de membres de l'administration présidentielle, je suis en réalité un « agent sans couverture officielle ». Si jamais je suis arrêtée à l'étranger, je ne pourrai pas bénéficier de l'immunité diplomatique. La CIA ne forme qu'une poignée d'entre nous par an. Je suis fière d'en faire partie. Et après deux décennies assez chargées, je n'ai pas encore abandonné le terrain — même si je passe désormais plus de temps, ici, à Washington, à former les nouvelles recrues et prendre ma part aux luttes politiques de la maison. Mon rang confidentiel fait de moi l'une des baronnes de notre communauté du renseignement, encore largement dominée par les hommes. Il m'arrive de recevoir des appels directement du patron de la CIA, Paul Adam — comme ce soir du 28 juin où nous avons discuté à plusieurs reprises de ma mission à Berlin. Et si, cette nuit, après en avoir terminé avec mes derniers appels, je scrute la ville à travers mon bureau de verre, ce n'est pas vers le siège du FBI que traînent mes derniers regards. Non. C'est vers le sud, à quatre blocs d'ici — vers la Maison Blanche. Vers le bureau du président — le seul à briller encore dans la nuit, comme un écho à mon sacrifice.

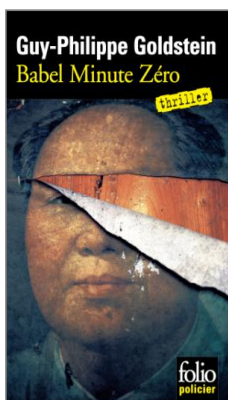
Ce n'est pas un hasard.

Je connais le président Jack H. Brighton, et cela remonte à bien avant son investiture. Le président Jack, comme j'avais coutume de l'appeler lorsqu'il se demandait encore s'il était prêt à se lancer dans l'aventure de la course à la présidentielle. Nous ne sommes pas amis. Ni collègues. C'est un lien bien plus fort qui nous unit. Jadis, Jack et mon père travaillaient ensemble. Jack a suivi mon parcours dans le sérail, à mesure que lui-même escaladait sa montagne. Il ne s'agit pas de complicité, pourtant. C'est un homme trop discret pour cela. Jack ne se livre pas, jamais. Vous pouvez vous approcher d'aussi près que vous voudrez, il y aura toujours cette bulle invisible, cette distance physique qui protège son mystère. Lors des réunions publiques, il peut distribuer ses sourires à une forêt de mains folles explorant le vide pour le toucher — il a toujours ce regard vif lui permettant de juger en quelques instants à qui accorder son contact. Il n'est ni froid ni calculateur, non. Beaucoup autour de lui éprouvent de l'empathie à son égard. Mais ce n'est pas à cause de l'affection qu'il prodigue. Non, il n'a jamais embrassé sa femme Katherine sur la bouche pour combler la curiosité de millions de spectateurs, ou atterri d'un avion de combat en uniforme de pilote de chasse devant les caméras. Ce n'est pas un séducteur, il ne vous flattera jamais en vue de vous soutirer votre accord — ce qui a failli d'ailleurs lui faire perdre les élections. Ce qui fait aussi qu'il partage la vie de sa femme Katherine depuis l'âge de vingt ans. Jack ne caresse pas le narcissisme de ses collaborateurs. Jack ne distribue pas ses faveurs pour les retirer brutalement afin de voir si vous allez ramper jusqu'à lui. Il ne connaît pas l'effusion. C'est un ambitieux sauvé par sa simplicité : Jack inspire le respect, c'est tout. Ma famille lui a toujours été loyale. Mon père a été un de

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Denoël

BABEL MINUTE ZÉRO, 2007, Folio Policier
n° 578.



Babel Minute Zéro

Guy-Philippe Goldstein

Cette édition électronique du livre
Babel Minute Zéro de Guy-Philippe Goldstein
a été réalisée le 25 juin 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070427505 - Numéro d'édition : 183828).

Code Sodis : N56120 - ISBN : 9782072493904

Numéro d'édition : 254328.